

Elinand, évêque de Laon méconnu (1052-1098)

Le plus ancien texte décrivant les faits et gestes de l'évêque Elinand a été rédigé par Guibert de Nogent, dans son "de vita sua" vers les années 1114-1115. Dans la troisième partie de son œuvre, consacrée à la révolte communale de Laon, l'auteur recherchant les origines de la tragédie, estime qu'elle fut provoquée par la perversion des évêques successifs. Après avoir rappelé l'ignominie d'Ascelin, traître à son seigneur le carolingien Charles de Lorraine, Guibert stigmatise Elinand, un simoniaque, évêque entre 1052 et 1098.

L'étude que nous avons entreprise nous a fait découvrir dans ce texte un certain nombre d'inexactitudes et une incontestable partialité dans l'exposé des faits, à l'égard de ce prélat. En fin d'étude, nous tenterons de déterminer les causes de l'animosité du chroniqueur à l'égard d'Elinand ; mais il nous faut constater malheureusement que ce manque d'objectivité s'est répercuté chez les divers auteurs qui ont utilisé le texte célèbre de Guibert de Nogent pour nous raconter le passé lointain de notre cité. Tels sont les cas de Nicolas Lelong, dans son "Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon" (1783) ; de Leleu dans son "Histoire de Laon" fin XVII^e et début XVIII^e siècle (manuscrit 551, Bibliothèque municipale de Laon) ; de dom Wyard dans "L'Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon" rédigée vers 1680, et enfin des articles de la "Gallia Christiana" consacrés au diocèse.

Heureusement des publications récentes ont permis de rétablir un certain nombre de faits. D'abord avec Gousset : "Les actes de la province ecclésiastique de Reims" ; ensuite "Les recueils des actes d'Henri I^{er}" de Soehnée ; "Les recueils des actes de Philippe I^{er}" de Prou ; "Les actes des évêques de Laon" de Madame Dufour-Malbezin ; ces divers ouvrages autorisent la découverte de la personnalité d'un évêque à travers sa signature apposée au moins dans cinquante trois actes.

Les origines d'Elinand

Son nom s'orthographie soit avec un H, soit sans : Hélinand ou Elinand. Voici d'abord ce qu'écrit Guibert : "Homme de famille tout a fait humble, né dans l'obscurité, très peu lettré, plutôt fluet de sa personne, il était entré dans la faveur d'Edouard, roi des Anglais, grâce à la recommandation de Gautier l'aîné, comte de Pontoise (Elinand était originaire de ce comté) ; l'épouse d'Edouard était devenue, je ne sais comment, parente du dit comte. Ainsi fut-il fait chapelain du souverain. Or, à cause de sa connaissance du goût français, ce dernier l'envoya assez souvent en mission auprès du roi Henri de France...

L'Angleterre regorgeait alors de biens sans nombre ; installé comme chapelain du roi et de la reine, ce clerc avait accumulé des montagnes d'argent, ce qui lui rendait possible de faire des largesses... Comme il savait ne pouvoir compter ni sur le prestige de sa famille, ni sur son propre savoir littéraire, ce fut dans sa richesse, laquelle suppléait à bien des choses, une richesse qu'il savait très habilement dispenser, ce fut dans son faste, qu'il plaça toutes ses espérances". Au chapitre suivant, Guibert, décrivant le successeur d'Elinand l'évêque Enguerrand, revient sur l'obscurité de la famille du prélat : "Autant en comparaison du précédent, Engerrand était remarquable par sa haute naissance comme pour son instruction..."

Qu'Elinand ne puisse se targuer d'être un fils de grande famille, et que son physique lui ait donné un aspect fragile, sont des points sans doute incontestables, qui dans notre optique moderne n'enlèvent rien à l'honorabilité d'une vie d'évêque, mais qui dans celle de la société féodale étaient un handicap. Le prestige du nom et la robustesse du corps dans ce monde de chevaliers où le métier des armes était à l'honneur, apparaissaient indispensables.

Par contre, dans l'exposé de la carrière d'Elinand à la cour anglaise, on peut relever quelques inexactitudes. Pour comprendre la situation, il faut savoir qu'Edouard le Confesseur était né du premier mariage de sa mère Emma de Normandie avec le roi Ethelred ; celle-ci remariée avec le danois Knut, Edouard, âgé de 8 ans, fut alors exilé en Normandie ; il y resta jusqu'à l'âge de 36 ans, ayant tenté avec son frère Alfred plusieurs expéditions malheureuses contre l'île anglaise. Ce n'est qu'à la mort de Hardeknut, fils de Knut, qu'Edouard fut couronné roi d'Angleterre, en 1042 ; "Quand le roi Edouard revint de France" nous dit une chronique anonyme, "il était accompagné d'un assez grand nombre d'hommes nés dans ce pays. Et comme il était maître de toute l'Angleterre, il les garda avec lui, leur octroya beaucoup d'honneurs et en fit ses conseillers et ses administrateurs". Dans cette suite étaient ses neveux Raoul, comte du Vexin, nommé comte de Hereford, et Gautier, comte de Pontoise, qui présentèrent leur protégé Elinand, qui ainsi devint chapelain du souverain. Mais Guibert alors commet des erreurs : la reine Edith, fille du comte danois Godwin ne pouvait être parente du comte de Pontoise et Elinand ne fut pas son chapelain ; Edouard, ayant banni Godwin, impliqué dans le meurtre d'Alfred, son frère, fit enfermer la reine Edith dans un couvent, en 1051. La mort d'Edouard, le 4 janvier 1066, allait entraîner la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant.

Elinand, un "homme peu lettré" ?

Avant de pousser plus loin, il nous faut revenir sur les deux affirmations de Guibert qualifiant Elinand : "très peu lettré" et "homme ne pouvant compter sur son propre savoir littéraire", allégations d'autant plus mensongères qu'il était homme d'église, chargé d'un évêché. Comment expliquer qu'Edouard le Confesseur en ait fait son homme

de confiance, l'envoyant assez souvent en mission auprès d'Henri I^{er} de France, comment comprendre qu'il ait été au moins par trois fois choisi pour des missions diplomatiques en 1060 et en 1073 auprès du Souverain pontife et à Cologne en 1081, si Elinand était sans instruction ? Nous le voyons justement en 1081, pendant un voyage à Cologne, faisant étape à la grande abbaye de Saint-Pierre et Saint-Hubert des Ardennes, avec laquelle il entretenait des liens de grande amitié, s'arrêter tout admiratif dans la bibliothèque pour y regarder une bible peinte par le moine Gilbert. Or, son émerveillement fut tel que l'abbé offrit cette belle pièce à l'évêque, qui la rapporta tout joyeux en la cathédrale de Laon. Qu'est devenue cette bible ? Était-elle encore dans le trésor à la Révolution ? Nous l'ignorons ; de même que nous ne savons pas ce que sont devenus quatre manuscrits des Évangiles qui appartenaient à Elinand ; trois possédaient de précieuses reliures en or relevées de pierreries ; donc quatre pièces rares, qu'Elinand légua par testament à son église, comme on peut le lire dans son obit.

Si Elinand a le goût des beaux livres, il est aussi très ouvert aux questions de l'enseignement, en particulier dans l'école épiscopale de Laon. Celle-ci, qui avait subi une éclipse de presque un siècle, lors de l'usurpation du trône des carolingiens par les capétiens en 987, renaît dans les années 1080, grâce au travail du maître Anselme de Laon ; celui-ci né en cette cité dans les années 1050-1055, formé par saint Bruno, alors écolâtre de Reims, se met à professer et travailler sur ses fameuses gloses, ce qu'il n'a certes pu faire que parce qu'il a été compris, soutenu et encouragé au moins pendant dix-huit ans par son évêque Elinand.

Nomination d'Elinand à l'évêché de Laon

“A cause de sa connaissance des manières françaises, Edouard envoya son chapelain Elinand assez souvent en mission auprès du roi Henri de France. Celui-ci était extrêmement cupide et avait coutume de vendre les évêchés, aussi Elinand se mit à le combler de fastueux présents, lui suggérant que, dans l'éventualité du décès de l'un des évêques de France, il pourrait succéder au défunt et revêtir les ornements pontificaux. L'Angleterre regorgeait alors de biens sans nombre ; installé comme chapelain du roi et de la reine, ce clerc avait accumulé des montagnes d'argent, ce qui lui rendait possible de faire des largesses ; il lui fut aisé de faire entendre sa voix au roi Henri. Il aboutit et fut élevé au siège de Laon”. Telles sont les explications de Guibert de Nogent.

En octobre 1049, l'évêque de Laon Guébuin a été déposé pour simonie, par le concile de Reims. Il est remplacé par Liétry qui, après un bref épiscopat, est décédé le 24 mai 1052. Or, le dimanche de la Trinité, 14 juin 1052, Elinand est promu évêque de Laon, trois semaines après la mort de son prédécesseur. C'est un délai qui paraît bien court, pour laisser place aux manigances et intrigues toujours longues et tortueu-

ses auxquelles devaient se livrer les simoniaques. On peut objecter qu'il avait prévu les choses de longue date, et avait comblé le roi Henri de ses cadeaux à chacune de ses ambassades. Dans ces perspectives, Elinand a-t-il été un simoniaque ? On sait que dans les provinces ecclésiastiques de Reims et de Sens, comprenant une vingtaine d'évêchés, les nominations se faisaient sous le contrôle des rois Henri I^{er}, Philippe I^{er} et encore Louis VI le Gros, dont la réputation de souverains pratiquant la simonie était bien établie. Le pape Grégoire VII, vers 1073, a écrit : "Les rois de France ont fait preuve d'une cupidité perverse en vendant les dignités ; ils ont voulu assujettir l'église comme une servante et ces rois sont coupables". Ce même souverain pontife a dépêché en France son légat Hugues de Die pour déposer un certain nombre de simoniaques et les repentants et pénitents seront absous par le pape. Or, nous verrons Elinand se rendre à divers conciles, en particulier à celui d'Issoudun, en 1081, où il a rencontré le légat, sans que l'on note qu'il soit l'objet d'aucune condamnation.

De plus, dès son installation dans son évêché, simoniaque ou non, Elinand se veut soucieux d'être un bon prélat ; il s'entoure aussitôt des prières de son église, en établissant une messe anniversaire de son ordination, chaque 14 juin, mentionnée dans la table du second obituaire du chapitre de Laon. L'activité d'Elinand va apparaître débordante. A la cour, on le compte parmi les fidèles du roi Henri. Il le restera pendant la minorité et sous la majorité de Philippe. En tant que suffragant de la métropole de Reims, il est présent au côté de l'archevêque de Reims. Son diocèse sera l'objet de tous ses soins : reconstruction d'églises, fondations de maisons, préoccupation de leur accorder le matériel et le spirituel, sans oublier le souci et la compréhension dont il fera preuve à l'égard d'abbayes situées en dehors de sa circonscription ecclésiastique. Toutes ces occupations, interférant souvent les unes dans les autres rendent leur classement difficile, nous faisant préférer un exposé chronologique.

Mais avant d'aborder cet exposé, il est utile de lire comment Guibert de Nogent, d'une plume acerbe, nous décrit les travaux d'Elinand : "Il s'employa à enrichir et à construire des églises, et quoiqu'il parut ainsi faire beaucoup pour Dieu, cependant de toute évidence, il révéla que dans ce qu'il accomplissait de bien, il recherchait uniquement les applaudissements et la propagation de son nom".

Elinand et le roi Henri I^{er}

Le 9 juin 1053, Elinand avec tous les évêques de France procéda à la découverte des reliques de saint Denis en la célèbre abbaye.

En 1055, à Laon, en présence du roi Henri et de Hugues, abbé de Saint-Denis, Elinand confirma les donations faites par Charles-le-Chauve en 867 à ce vénérable monastère, déclarant libres les autels de Chaourse et de Pierres, sur le territoire de Tavaux et Ponséricourt,

moyennant que chaque semaine, à Saint-Denis, soit célébrée une messe pour le repos de l'âme de l'évêque Elinand, pour celle de ses prédécesseurs et de ses successeurs, et qu'un don soit fait à un pauvre de ce qui lui est nécessaire.

Le 23 mai 1059, il assiste avec vingt-quatre autres évêques au couronnement de l'enfant Philippe à Reims. Ce dernier était né au début de 1053, du mariage d'Henri avec Anne de Russie en 1051. Le roi souffrant et inquiet d'assurer sa succession, avait pris la sage précaution de faire sacrer son fils âgé de sept ans de son vivant. L'usage voulait que le souverain fasse à cette occasion quelques cadeaux aux prélats consécrateurs. Elinand obtint qu'Henri reconnaisse que l'église de Laon avait été presque dépouillée par ses vassaux et qu'elle soit désormais délivrée de l'avouerie que ceux-ci exerçaient sur ses biens, confirmant ainsi le dire de Guibert de Nogent reconnaissant "qu'il défendit de façon magnifique la liberté de son église".

Quelques jours plus tard, accompagné du roi enfant, Elinand avec son collègue de Soissons procéda à la dédicace de l'église de Béthizy, dans le diocèse de Senlis.

Mais acte beaucoup plus important, le 3 décembre 1059, nous assistons à la fondation de ce qui sera la célèbre abbaye de Nogent-sous-Coucy. En présence d'Elinand, le roi Henri souscrivit la charte de fondation de l'église et de l'autel de Nogent-sous-Coucy, à la prière d'Aubry de Coucy, de sa femme Adèle et de sa mère Mahaut. Divers biens sont donnés par des chevaliers, dont Tiescelin, que nous retrouverons à Saint-Vincent et à La Sauve-Majeure en 1079. On spécifia que si dans cette église, la règle monastique venait à être observée et s'il y avait un abbé, celui-ci devrait être élu par les moines, puis confirmé et béni gratuitement par l'évêque de Laon. Cette dernière précision apparaît essentielle, prônant une élection libre sans simonie.

On ne peut quitter le développement de cette abbaye sans constater la manière surprenante dont Guibert, abbé de Nogent de 1104 à son décès vers 1125, fit l'historique de cette maison. Passant sous silence l'acte du 3 décembre 1059, et le rôle joué par Elinand, il ne retint que l'arrivée du premier abbé Henri, successivement abbé d'Homblières puis de Saint-Rémi de Reims "qui introduisit des moines et construisit l'abbatiale, dont l'évêque Elinand, homme extrêmement riche et fort zélé lorsqu'il s'agissait de fonder ou décorer des églises, fit dédicace. L'église fut aussi par ce prélat comblée de privilèges, enrichie de magnifiques présents, non sans qu'il l'eût libérée de la plupart de ses charges". Cette manière tronquée de présenter les actes d'Elinand, nous oblige à ne prendre en compte les dires de Guibert qu'avec une grande réserve.

Comme pour les autres maisons de son diocèse, Elinand se montra toujours très attentif à accorder à Nogent des biens en suffisance, afin d'y assurer une vie monastique normale. Il lui concéda en 1089 les

autels de Pierremande, Champs, Bichancourt et Folembay. A une date indéterminée, il ajouta l'autel d'Aulers et dix muids de vigne à Brancourt. Enfin, il confirma au concile de Mont-Notre-Dame, le 14 juin 1095, les donations faites par Enguerrand de Coucy en présence du roi Philippe, montrant que durant toute sa vie, l'évêque suivit le développement de ce monastère.

Pour revenir à la cour du roi Henri, quelques jours avant le décès du souverain, qui survint le 4 août 1060, Elinand signe, lors du rétablissement du prieuré de Saint-Martin-des-Champs à Paris, une donation de la moitié du village de Dizy-le-Gros, à l'exception de la cure, localité située dans le diocèse de Laon.

Elinand et le roi Philippe — Première ambassade à Rome

A la mort d'Henri, Philippe n'avait que huit ans. Un conseil de tutelle fut constitué avec Beaudouin de Flandres, oncle de l'enfant, ayant épousé Adèle, la sœur du roi défunt. Pour consolider le trône et assurer la succession, il était urgent de se concilier la protection du pape. Une ambassade fut envoyée auprès de Nicolas II. Elle était composée de deux personnalités incontestées du royaume : Hilduin, seigneur de Roucy, grand chef de guerre, revenant de la *Reconquista* en Aragon et Elinand, personnage écouté du Conseil royal. Nous sommes renseignés sur ce voyage à cause d'un grave incident qui en marqua le retour. Les ambassadeurs furent faits prisonniers, étant tombés dans une embuscade que leur avait tendue un seigneur burgonde, Falcon de Grandson. Peu de temps auparavant, Hilduin avait éconduit d'un ton méprisant ce personnage qui avait eu l'audace de vouloir épouser une des sept filles de la famille de Roucy. La route habituelle pour atteindre l'Italie, en partant de Reims, après Langres et Pontarlier, franchissait le Jura, se glissant entre les lacs de Joux et de Neuchâtel, passait à Vallorbe et La Sarraz, parvenait à Lausanne, d'où l'on gagnait Saint-Maurice, le Grand saint Bernard et Aoste. Or, cet itinéraire traditionnel traversait les terres de Falcon, où se dressaient le château de Grandson, sur la rive sud du lac de Neuchâtel et la forteresse de La Sarraz. Les ambassadeurs ne retrouvèrent la liberté qu'après avoir promis sous serment à Falcon, Adelade, la plus jeune des filles d'Hilduin. "Ce fut le mariage de la colombe et du faucon" écrivit le chroniqueur Hermann, rapportant que de cette union allaient naître plusieurs enfants, dont le bienheureux Barthélémi de Jur, futur évêque de Laon (1113-1150).

Sous la minorité de Philippe

Dès son retour du voyage à Rome, Elinand, le 5 novembre 1060, dans sa ville épiscopale de Laon, se préoccupa du sort difficile de l'antique abbaye de Saint-Michel-en-Thiérache, fondée en 945 par des Irlandais. Pour lui permettre une vie régulière normale, à la demande

de son abbé Foulques, il lui concéda l'autel de Lerzy ; plus tard, il ajouta les autels de Gergny, Mont-Saint-Martin, Sains, Rougeries et Saint-Algis, sans doute au concile de Reims avec l'archevêque Renaud en 1085.

En suivant un déroulement chronologique nous trouvons ensuite les grands travaux de restauration de l'église Saint-Jean-Baptiste de Vaux. La date de l'acte est incertaine, entre 1060, puisque le jeune roi donne son consentement oral, et le 4 juillet 1067, décès de l'archevêque Gervais de Reims, qui a contresigné la charte. Il est rappelé l'antiquité de ce monument fondé par saint Rémi, où était établie une congrégation de religieuses, qui fut dispersée par les Normands en 882, et réduite au service d'un seul prêtre. Les tous récents travaux de nettoyage et restauration exécutés par Monsieur Gigot, architecte des Monuments Historiques, nous ont fait découvrir la beauté des murailles et les diverses phases des rénovations entreprises par Elinand pour ce magnifique édifice. Dans l'église relevée et agrandie, Elinand établit des chanoines, à la suite d'un privilège approuvé par l'autorité apostolique, avec la confirmation du roi Philippe et celle de Gervais, archevêque de Reims et de tous les évêques de cette province.

Mais pour que cette installation soit viable, dans un deuxième acte, Elinand se préoccupe de la doter de revenus convenables en lui donnant les autels de Pargny-les-Bois, Bois-les-Pargny, Voulpaix, Harly, Juvigny et celui de l'église Saint-Etienne de Laon. A cela il ajouta une poussière de petits revenus : une villa dans le faubourg "La Joviaca villa" près de la forêt de Breuil ; des muids de vinage dans un "clos de l'évêque", la dîme du tonlieu perçue le jour de la fête de saint Rémi à Laon, cinq sous de cens dans divers villages : Versigny, Pouilly, Achery, des dîmes sur des vignes et terres arables dans le faubourg de Laon...

Elinand était à Reims le 14 mai 1061, quand Philippe enfant donna à l'église Saint-Nicaise, restaurée par l'archevêque Gervais, également archichancelier, la villa d'Haudelcourt avec ses dépendances, près d'Asfeld.

En 1063, à Soissons, Heddo, évêque, accompagné d'Elinand, concéda à l'abbaye Saint-Crépin-le-Grand, deux autels, l'un à Perant, l'autre à Colombes près de Jouy.

En 1064, en présence d'Elinand, à nouveau à Reims, l'archevêque Gervais établit douze chanoines en l'église Saint-Timothée, pour laquelle il est rappelé toute l'affection que saint Rémi portait à cette maison.

Au début de l'année 1065, les moines de la fameuse abbaye d'Elnone, près de Tournai, ayant vu leur maison dévastée par un grave incendie, organisèrent un voyage de quête, en portant la châsse contenant le corps de saint Amand. Le 13 février 1065, Elinand, étant allé en procession au-devant d'eux les introduisit dans la cathédrale de Laon, où beaucoup passèrent la nuit en prière ; le grand reliquaire de Saint-

Amand resta là six jours, entouré de beaucoup de vénération et l'on fut témoin de nombreux miracles ; un homme furieux fut calmé, une femme bossue redressée, un aveugle recouvra la vue et un muet la parole. Les liens de Laon avec Elnone étaient très étroits et remontaient au VII^e siècle, lorsque le roi Childéric, séjournant à Laon en 661, avait donné le domaine de Barizis à Saint-Amand ; plus tard, au X^e siècle, les comtes de Laon, Rotger I^{er}, Rotger II et Otger furent de père en fils les abbés laïcs de Saint-Amand. Or, à Barizis, à côté de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, qui était dans l'enceinte du prieuré, avait été construite une nouvelle église Saint-Rémi consacrée par Elinand en 1059, en présence de l'enfant Philippe. Lors du passage de la châsse de saint Amand, Elinand fit don à l'abbé Fulcrad de cet autel Saint-Rémi de Barizis, moyennant un sou de droit de visite et des messes en mémoire des évêques de Laon.

Toujours à Laon, la même année 1065, Elinand sert d'arbitre dans des échanges entre églises de Châlons-sur-Marne, et des tractations de marchés en cette même ville.

Le 28 septembre 1066, à Reims cette fois, il y a confirmation de terres de Rilly-la-Montagne, données à Saint-Nicaise, avec obligation pour cette abbaye de suivre la règle de saint Benoît, acte fort intéressant marquant la ferme intention de l'archevêque et de son suffragant de réformer les monastères de leur province.

Elinand apparaît également à Paris, le 27 mai 1067, où les moines de Saint-Denis font confirmer leurs biens dans le Berry, et le 2 novembre 1071 où le prélat signe un acte en faveur de Saint-Spire de Corbeil, ce qui nous permet de voir combien son activité s'étend, bien au-delà des frontières de son évêché.

L'affaire de l'abbesse de Sainte-Marie-Saint-Jean

Dans cet exposé sur l'énorme travail accompli par Elinand, qui a voulu donner une impulsion nouvelle au mouvement monastique dans son diocèse (notamment en favorisant l'implantation de la règle bénédictine, qui garantissait le libre choix de l'abbé et la rigueur dans le déroulement de la vie monastique) nous devons rappeler que ce prélat se trouva confronté, dans sa propre ville épiscopale, au refus de se réformer de l'abbesse de l'antique monastère Sainte-Marie-Saint-Jean. La règle stricte et sévère (colombanienne) des fondatrices, sainte Salaberge et Anstrude, était depuis longtemps oubliée, car la présence de nombreuses princesses carolingiennes, et le fait que la "dotalia" de la maison soit passée dans les mains des reines carolingiennes puis capétiennes, avait largement contribué au relâchement de la discipline. Devant cet acte d'insubordination, Elinand fit preuve d'autorité, et chassa l'abbesse sans jugement canonique. Quoiqu'on ignore le nom de la révoltée, on sait qu'elle porta plainte auprès du pape Alexandre II (1061-1073), qui ordonna une enquête. Des lettres

écrites par le souverain pontife, on ne cite que la première, où il est reproché à Elinand d'avoir déposé une abbesse sans avoir procédé selon les règles du droit canonique, et où il est enjoint à Gervais, archevêque de Reims, de veiller au rétablissement provisoire de la religieuse en attendant son jugement. On sait par la "Gallia Christiana", qu'Elinand refusa de réintégrer l'abbesse, "celle-ci ayant une conduite si avilie qu'il ne pouvait être question de la rétablir même provisoirement". L'affaire se situe entre 1061, date de l'avènement d'Alexandre II et 1067, date du décès de l'archevêque Gervais ; elle nous montre un Elinand sévère, qui ne tolère pas les conduites relâchées et scandaleuses dans un de ses monastères et ne craint pas d'affronter les foudres vaticanes, étant sûr de son bon droit.

D'autre part la piété d'Elinand ne peut être mise en doute ainsi que le montre son soin à célébrer chaque 14 juin son élévation à l'épiscopat, son souci permanent de faire inscrire dans toutes les chartes dotant divers monastères une demande de prière pour lui de son vivant et après son décès, sans omettre d'y associer les évêques ses prédécesseurs et ses successeurs. Nous le voyons enfin accomplir le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en 1092, malgré son âge avancé.

La majorité de Philippe I^{er} et son deuxième couronnement à Laon

Lorsque Philippe I^{er} eut atteint ses 18 ans, on procéda à son deuxième couronnement ; il ne se déroula pas à Reims, mais à Laon dans la cathédrale toute parée, le jour de la Nativité du Seigneur, le 25 décembre 1071. Au premier rang, Elinand recevant le nouvel archevêque de Reims, Manassès I^{er}, et tous les évêques de la province : Thebal de Soissons, Roger de Chalons, Rolland de Senlis, Radbod de Noyon, Guidon d'Amiens et Geoffroy de Sens. Comme il était d'usage, après la cérémonie, le roi se devait de faire un cadeau à l'église qui avait abrité son sacre. Pour la cathédrale de Laon, ce fut la concession à perpétuité des belles villas de Vaux et de Saint-Marcel ainsi que le cens perçu par le roi sur les étals des bouchers et poissonniers du marché, avec la promesse que désormais à la mort des évêques, les revenus de l'évêché n'appartiendraient plus au roi, et que ceux qui voudraient en priver les évêques successeurs encourraient l'excommunication. Plus tard, le roi Louis VI le Gros ayant infirmé cette importante donation dut revenir sur sa spoliation, à la demande de Barthélémi de Jur, le 12 octobre 1121 ; ces divers actes sont consignés dans le cartulaire dit de Jacques de Troyes, au début du XIII^e siècle.

L'abbaye Saint-Vincent, Elinand et le roi

Si Elinand apparaît très attentif au bon développement des abbayes de son diocèse, il se préoccupa tout particulièrement du second siège épiscopal : Saint-Vincent. Le 6 septembre 1068, il lui concéda, à la requête de l'abbé Régnier, qui craignait de devoir, par pauvreté,

réduire le nombre de ses moines, l'autel de Saint-Gobain, sis dans la forêt de Voas, avec la chapelle de Servais, ainsi que l'autel de Beautor, à condition que l'abbaye verse chaque année deux sous de droit de visite pour Saint-Gobain, douze deniers pour Servais et dix-huit deniers pour Beautor. De plus les moines devront célébrer une messe chaque 6 septembre jusqu'à la mort du prélat, et son obit après son décès ; ils devront également faire participer à leurs prières tout le clergé de Laon, toute la noblesse, tous ceux qui sont enterrés ou le seront à Saint-Vincent et tous ceux qui leur auront procuré quelques bienfaits. L'exigence d'Elinand rappelle que Saint-Vincent est le cimetière de la ville, depuis un temps immémorial, et que l'abbaye ne peut se dérober à son devoir de prière pour tous les défunts de la cité. D'autre part ce même acte révèle la prudence de l'évêque qui, pour éviter les plaintes éventuelles d'avoir dilapidé les revenus du domaine épiscopal, précise que les cures de Saint-Gobain et Servais étaient libres par le décès du chanoine Isembart de la cathédrale.

Mais l'intervention la plus spectaculaire d'Elinand en faveur de Saint-Vincent, un peu avant 1072, fut celle qu'il fit auprès du roi Philippe, qui accorda, nous dit la charte : "à la demande de notre cher évêque de Laon, Elinand, pour l'amour de Dieu et en mémoire du vénérable martyr Vincent, de prendre dans notre "salu" (notre forêt), qui se trouve à Crépy-en-Laonnois, notre villa, tous les madriers qui nous seront nécessaires pour la restauration des toits de l'église du martyr, le cloître et autres bâtiments, ne demandant en récompense que les prières des religieux, tant pour le roi, sa femme et sa descendance que pour le royaume". L'abbatiale fut promptement restaurée, car Elinand en fit la dédicace en 1072, date qui montre que l'acte royal daté par Prou d'entre 1072 et 1080, est certainement antérieur, sans doute vers 1071, lors du couronnement, et du mariage du roi avec Berthe de Hollande.

Deuxième ambassade à Rome

Le 22 avril 1073, un nouveau pape succéda à Alexandre II, le réformateur Grégoire VII.

Dès le 30 avril, il a adressé deux lettres aux princes d'Espagne, leur faisant l'éloge de la conduite d'Eble II de Roucy dans la *Reconquista*. Le Roi Philippe I^{er}, qui désirait que le nouveau pontife prenne en considération le royaume de France, s'empressa d'envoyer une ambassade à Rome, conduite naturellement par Eble II et l'évêque Elinand, conseiller du roi et prélat lié d'amitié à la famille des Roucy. Ce fut à l'occasion de ce voyage que le pape Grégoire crut bon de désigner officiellement comme "chef d'expédition des chevaliers francs partant pour la *Reconquista*, Eble de Roucy, sa renommée ne nous étant pas cachée". Ce fut à la suite de cette distinction que Suger, racontant plus tard la vie de Louis VI le Gros, écrit d'un ton pincé que "cet Eble s'en allait en Espagne avec une armée aussi belle que si elle appartenait au roi de France".

L'affaire de l'archevêque de Reims en 1080-1083

Ce tour d'horizon, qui nous montre un évêque travailleur, honnête et pieux, nous contraint de relire les accusations de Guibert de Nogent, le disant placé sur le trône épiscopal de Laon par simonie, et s'y étant maintenu par le faste déployé. Le chroniqueur ajoute : “par des artifices identiques, il chercha à occuper le siège archiepiscopal de Reims ; lorsqu'il l'eut obtenu au bout de deux ans, après avoir dépensé des sommes considérables auprès du roi Philippe, homme particulièrement vénal dans le domaine des choses de Dieu, le pape lui signifia que quiconque a une épouse ne peut en aucun cas en acquérir une autre (dans l'église primitive, l'évêque était “marié” à son diocèse et ne pouvait être transféré sur un autre siège). Un jour, quelqu'un lui demanda pourquoi il avait pareille ambition et lui de répondre que même s'il avait la possibilité de devenir pape, il ne manquerait certes pas d'y prétendre”. Ces propos nous obligent à analyser de près l'affaire de Reims.

En 1055, Gervais, archichancelier du roi Henri I^{er}, devint archevêque de Reims ; pendant les douze ans de son épiscopat, il réunit dix conciles régionaux, réglant les affaires de sa province. Elinand qui fut son ami, fut toujours présent, comme suffragant. Décédé en juillet 1067, Gervais fut remplacé par Manassès I^{er}, personnage dont les turpitudes ont défrayé les chroniques. Il dilapida tous les trésors de l'église de Reims, les distribuant à ses guerriers. Il ne se cachait pas pour dire que “l'archevêché de Reims serait une bonne chose, s'il n'impliquait qu'il faille chanter messe” ! Si nous trouvons Manassès, le 25 décembre 1071, pour procéder au deuxième sacre du roi Philippe lors de sa majorité dans la cathédrale de Laon, il semble s'être totalement désintéressé des affaires de sa province, puisqu'on ne relève aucune trace de concile, jusqu'à sa déposition en 1080.

En 1073, à Rome, Grégoire VII a succédé à Alexandre. Il est réputé pour son action vigoureuse dans l'église, condamnant la simonie, le mariage des prêtres, le dérèglement des mœurs ecclésiastiques, toutes réformes qui portent son nom. Il connaît Elinand, venu avec Eble de Roucy le saluer au nom du roi de France.

Sur le rapport du légat Hugues de Die et les plaintes de l'écolâtre saint Bruno, futur fondateur de la Grande Chartreuse, Manassès sera déposé par le concile romain, le 17 avril 1080, sous réserve d'un dernier délai de pénitence. On voit en effet Grégoire absoudre nombre de simoniaques repentants et pénitents, qui avaient été préalablement déposés par ses légats, car écrit-il, “le devoir de notre charge est d'aimer les hommes, tout en détestant leurs vices, de haïr l'impiété, jamais les personnes”. Pour Manassès, le délai de rémission écoulé sans avoir nullement influé sur son comportement, il est déposé par le pape qui envoie quatre lettres le 27 décembre 1080, d'abord au clergé et au peuple de Reims, ensuite au comte Eble de Roucy, puis aux évêques

suffragants de Reims et enfin au roi Philippe. La destitution fut prononcée en présence de Hugues de Die, archevêque de Lyon et légat du Saint-Siège et de tous les évêques de la province, dont Elinand. Il leur fut enjoint à tous de rejeter l'intrus et d'élire et protéger son successeur.

Le nouvel archevêque, Hugues de Bellay, ne sera nommé qu'en 1083. Entre temps, il est possible qu'Elinand ait assuré l'exécution des affaires courantes, étant le plus proche et le plus ancien suffragant de la province. Aurait-il alors pensé pouvoir succéder à Manassès ? C'est possible. Mais rien ne prouve qu'il ait dépensé des sommes considérables auprès du roi. En tout cas, on le voit présent au concile d'Issoudun en 1081, présidé par Hugues de Die, légat réputé pour sa sévérité à l'égard des simoniaques, à tel point même que Grégoire VII se vit obligé de tempérer la dureté de certaines condamnations.

Aucune sanction n'apparaît contre Elinand à ce concile, et son amitié avec Eble de Roucy ne subit aucune éclipse, alors que ce seigneur est hautement prisé par le pape. Enfin lui qui dans le passé avait été un fidèle collaborateur de l'archevêque Gervais, se montra pareillement attentif lors des conciles tenus par Hugues de Bellay après 1083. Ainsi, il fut présent aux conciles provinciaux de Soissons, en 1084, en faveur de Marmoutier, à Compiègne en 1085, où furent rejetées les prétentions des chanoines de Saint-Corneille jugées injustifiées ; à Reims, où le 22 mars 1093 furent accordés à l'abbaye Saint-Thierry les autels de Bertricourt, Orainville et la ferme "Hupille", moyennant des prières pour l'évêque de Laon et son obit ; à Reims encore la même année, où fut réglé le différend surgi entre l'église d'Arras qui se refusait d'être assujettie à celle de Cambrai et cette dernière ; ou enfin au Mont-Notre-Dame, le 14 juin 1095, devant le roi Philippe pour la confirmation de donation, à Nogent-sous-Coucy.

1081 : Une mission diplomatique. Godefroy de Bouillon ; les abbayes Saint-Pierre et Saint-Hubert des Ardennes et Saint-Vincent de Laon.

Dans son manuscrit (551 de la bibliothèque de Laon), Leleu écrit qu'en 1081, Elinand, avec Geoffroy de Boulogne, évêque de Sens et Paris, est envoyé à Cologne pour rencontrer Godefroy de Bouillon et commencer d'évoquer avec lui les projets de la première croisade. C'est au retour qu'Elinand s'arrêta à l'abbaye Saint-Pierre et Saint-Hubert des Ardennes et reçut en cadeau la belle bible peinte dont nous avons déjà parlé. Si le déplacement est exact, le motif évoqué est faux.

En 1081, Godefroy de Bouillon, qui avait juste vingt ans, ne s'appelait encore que Godefroy de Boulogne. Il luttait désespérément pour garder les terres de Basse-Lotharingie que lui avait laissées son oncle maternel Godefroy le Bossu, assassiné en 1076, alors que son frère aîné Eustache III avait hérité sans problème des terres de Boulogne de

leur père Eustache II. Ces successions survenaient pendant les grandes dissensions entre le Saint-Empire germanique et le pape Grégoire VII (ce fut Canossa en 1077, et la double excommunication de l'empereur Henri IV, en 1080 et 1081). La veuve de Godefroy le Bossu, Mathilde de Toscane, qui vécut séparée de son mari en Italie et que les historiens ont surnommé "la Deborah italienne" était totalement dévouée aux intérêts pontificaux. Soupçonnant son neveu de trop de fidélité à Henry IV, elle mit tout en œuvre pour le destituer. Dès 1078, Godefroy avait été dépouillé de son duché de Basse-lotharingie ; l'évêque de Verdun, son ennemi, avait reçu le comté de Verdun. Manassès, archevêque de Reims, à la demande du pape abusé par Mathilde, avait abandonné son fief ardennais non à Godefroy, comme cela se devait, mais à Albert de Namur. Ainsi spolié, le jeune seigneur ne possédait plus que son marquisat d'Anvers et sa terre de Bouillon, et se trouvait en grand danger de tout perdre.

Ce fut en ces heures critiques que Philippe I^{er} envoya en ambassade à Cologne Elinand et l'évêque de Paris, archichancelier du roi, Godefroy de Boulogne, qui n'était autre que le frère d'Eustache II de Boulogne, donc l'oncle paternel de Godefroy de Bouillon. Si nous ignorons le contenu de la mission de ces envoyés, nous connaissons leur itinéraire de retour. Ils se sont arrêtés à la grande abbaye Saint-Pierre et Saint-Hubert des Ardennes, qui n'était pas une inconnue pour Elinand et avec laquelle il entretenait d'excellentes relations. Dès 1071, le prélat lui avait accordé l'autel d'Evergnicourt sur les bords de l'Aisne, à condition qu'il resterait sous la dépendance de l'église de Laon, et que les moines lui verseraient une redevance annuelle de deux sous, et en 1074, le roi Philippe leur avait fait don d'une chapelle sise à Neufchâtel.

Ce monastère ardennais était resté fidèle à Godefroy de Bouillon et ce fut là que les deux ambassadeurs rencontrèrent Henri, prince-évêque de Liège, ami vigilant du jeune homme, ainsi qu'un moine ayant fait nouvellement profession dans cette maison. Il s'appelait Adalbéron, était un Italien qui avait été clerc dans l'église de Constance, et était devenu le fidèle conseiller de Godefroy le Bossu. Etaient donc réunis là les quelques fidèles partisans de Godefroy de Bouillon. Sur leurs suggestions, les défenses du château de Bouillon furent accrues et renouvelées et des points-clefs stratégiques fortifiés, comme le bourg de Mirwart près de Saint-Hubert, avec l'aide financière du monastère. Le résultat de ces dispositions aboutit à la confirmation des droits de Godefroy sur Bouillon, sans que nous puissions mesurer le rôle joué par Philippe I^{er} dans ces tractations. Il faut peut-être aussi revenir sur le cadeau fait à Elinand de la belle bible qu'il avait admirée dans la bibliothèque du monastère, peinte par le moine Gilbert ; n'était-ce pas aussi un remerciement pour l'action politique menée en faveur de Godefroy ?

De plus de cette réunion de 1081 va naître un autre fait important pour Laon. Sollicité ou non par Elinand, le moine Adalberon quitta Saint-Hubert pour devenir abbé de Saint-Vincent de Laon, dont le siège était vacant depuis le départ de Géraud pour fonder la Sauve-Majeure. Dès son installation, le nouvel abbé sollicita d'Elinand, pour Saint-Vincent, le lieu de Saint-Thomas, pour y fonder une "cella", une petite chapelle où ses bénédictins devront prier pour le salut des évêques de Laon. Ils toucheront la dîme qui appartenait à l'église de Laon, avec l'accord de l'archidiacre Fulcrad et du prêtre Goisbert de Berrieux.

Mais les liens d'amitié qui unissaient Saint-Hubert des Ardennes à l'évêque ne s'arrêtèrent pas là. Le 15 octobre 1082, de nouveau à Laon, Elinand donnait au prieuré de Notre-Dame d'Evergnicourt divers autels, en particulier Saint-Pierre de Guignicourt, Saint-Victor de Prouvais avec la chapelle de Provisieux, Saint-Rémi de Juvincourt, avec la chapelle "Sainte-Protasia" et Sainte-Geneviève de Ramecourt. En contre partie naturellement, l'abbaye des Ardennes s'engageait à prier pour Elinand de son vivant et à célébrer son anniversaire après sa mort.

Cette étude approfondie des relations qui ont uni l'abbaye ardennaise à Elinand et l'abbé Adalbéron, nous a permis d'éclairer la provenance du manuscrit 151 de la bibliothèque de Laon. Ce codex ayant appartenu à Saint-Vincent contient, dans une écriture de la fin du XI^e siècle, les entretiens de Cassien et de ses moines. Sa décoration nous avait été signalée, il y a quelques années, comme typique de Saint-Hubert des Ardennes. Toutes les lettrines des débuts de chapitre se détachent sur des fonds clairs : vert, bleu, ocre ou rouge, jamais d'or ; des rinceaux de feuillage se déroulent souples et raffinés, mais, caractéristique ardennaise, la branche qui se détache du tronc principal s'enrobe toujours d'un important fourreau à plis. Jusqu'à présent, nous ne savions quel manuscrit attribuer à l'époque de l'évêque Elinand ; cette étude nous a permis de lever le voile, au moins sur une pièce de la bibliothèque de Laon.

Les installations d'ermites

Entre les années 1080 et 1087, Elinand s'inquiète des ermites qui se sont installés dans divers lieux déserts de son diocèse. Certainement dans l'intention de les stabiliser, il aida, vers 1080, deux anglais solitaires à fonder une petite maison qui sera Saint-Etienne de Fesmy et leur donna l'autel de Saint-Rémi de Dorengt et celui d'Etreaux. Vers 1085, dans la forêt de Voas, près des cabanes de deux pieux ermites, ce fut l'installation de bénédictins qui va donner naissance à Saint-Nicolas-aux-Bois, dont nous reparlerons. Enfin, en 1087, par une charte signée à Laon, il accorda à la grande abbaye Saint-Thierry, près de Reims, deux villas presque en ruine dans un désert, Dame-Marie qui donnera Damary et *Ansonis Curtis* près de Corbeny, où vivaient deux frères solitaires, Landrid et Triphon, moyennant des prières pour l'évêque de Laon.

Dans cette dernière période de sa vie, Elinand se préoccupa du bien-être de ses chanoines. En 1084, il fait restaurer l'église Saint-Pierre "infra-claustrum" c'est-à-dire, Saint-Pierre-au-Marché. Il augmenta le nombre des chanoines et pour leur assurer une subsistance normale, il leur donna les autels de Beaulne, Chivy (petit hameau dépendant de Beaulne) et Jumigny, ainsi que Saint-Pierre au faubourg d'Ardon. En contrepartie, ceux-ci célébraient son obit chaque année après son décès.

Les fondations religieuses : Saint-Nicolas

Curieusement Elinand se préoccupa, dans les années 1080-1085, de maisons religieuses toutes baptisées Saint-Nicolas. C'était le moment où furent transférées de Myre à Bari, dans le sud de l'Italie, les fameuses reliques de saint Nicolas, qui feront courir les pèlerins de toute l'Europe avec le même enthousiasme qu'on éprouvait pour saint Martin de Tours ou saint Jacques de Compostelle. Les pieux voyageurs ramenaient de Bari les fameuses ampoules pleines de l'huile qui s'écoulait du tombeau.

Or, dans l'inventaire du trésor de la cathédrale, dressé au début du XVI^e siècle, dans le manuscrit 410 bis de la bibliothèque de Laon, saint Nicolas est mentionné cinq fois. L'église possédait trois ampoules de la célèbre huile ; la première était dans un vase d'argent tenu par quatre anges, le tout enfermé dans une gaine de cuir, marquée de fleurs de lys. La deuxième était contenue dans un gros œuf blanc cerclé d'argent et la dernière était enfermée dans un petit vase d'argent. Mais le reliquaire le plus important était une grande et belle effigie d'un ange doré portant dans un cristal le bras de saint Nicolas. Cette simple énumération ne permet pas de déterminer les dates, même approximatives, de ces divers reliquaires ; étaient-ils contemporains d'Elinand ou plus tardifs, nous ne le saurons jamais.

Cependant, Elinand, sans doute dévôt à saint Nicolas, donna son nom à trois nouvelles fondations de son diocèse :

Nous avons vu, vers 1085, l'installation de bénédictins près de deux ermites à Saint-Nicolas-aux-Bois. En 1086, Enguerrand I^{er} de Coucy leur donna une ferme à Tergnier. En 1089, en présence de Philippe I^{er} et d'Elinand, deux frères germains Ricuin et Garnier, voulant se faire moines en ce lieu, donnèrent le hameau de Choigny, près de Brissay.

Un peu avant, en 1083, par un acte signé à Laon, avec le consentement d'Elinand et en présence du roi Philippe, Anselme, seigneur de Ribemont, fonda une abbaye Saint-Nicolas-des-Prés, à laquelle il fut donné diverses villas, dont celle de Montigny-Carotte, avec moulin à eau, lieux de pêche sur l'Oise et four.

Mais la plus ancienne des trois églises Saint-Nicolas est celle de Roucy, qui met en cause non seulement Elinand, mais ses amis les Roucy et l'abbaye de Marmoutier, près de Tours, avec laquelle l'évêque entretenait d'excellentes relations. Déjà en 1079, Barthélémi, abbé de Marmoutier, avait rendu visite à Elinand à Laon. Les deux hommes d'église en avaient profité pour fonder une association de prières unissant le chapitre de Laon à l'abbaye de Tours. L'église de Saint-Nicolas de Roucy fut alors concédée à Tours avec tous ses biens, sauf l'exercice de la justice, réservé à Laon.

Trois ans plus tard, en 1082, Eble II, seigneur de Roucy confirma toutes les donations faites naguère à l'église Saint-Nicolas par son père Hilduin et sa mère Adelade, avec obligation d'un service annuel pour les donateurs. Comme Hilduin était décédé vers 1063, c'était un édifice plus ancien qui avait bénéficié de ses libéralités ; s'appelait-il déjà Saint-Nicolas ?

En 1084, au concile de Soissons présidé par le nouvel archevêque Hugues de Bellay, Elinand fait confirmer les privilèges de Marmoutier à Saint-Nicolas de Roucy.

Le 29 mars 1092, le jour de Pâques, à Tours, en présence du roi Philippe, Elinand, qui s'est arrêté à Marmoutier avant d'accomplir son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, fit don à l'abbaye de l'autel de Berry-au-Bac. La même année, soit avant son départ, soit à son retour d'Espagne, Elinand, encore à Tours, donna au prieuré Saint-Nicolas, pour la subsistance des moines, l'autel de Concevreux, que venait de lui restituer à cette intention Eble de Roucy, qui jusque là le détenait au mépris des lois canoniques et l'avait même attribué en fief à l'un de ses vassaux.

Enfin le 18 novembre 1096, à Laon, après une visite au château de Roucy, Elinand, qui était accompagné de l'abbé Barthélémi de Marmoutier, confirma toutes les donations faites à l'église Saint-Nicolas de Roucy pour Marmoutier, auxquelles furent ajoutés les autels de Berry-au-Bac et de Maizy, les droits sur l'église Saint-Rémi sise dans le château de Roucy, les autels de Gernicourt et de Concevreux, avec le consentement et à la demande du seigneur de Roucy qualifié de "notre très cher fils Eble". Ce dernier confirma alors les biens donnés par ses père et mère à Martigny et ajouta quelques vergers, jardins et viviers sis à Roucy et une terre à Thosny. Enfin quelques dames nobles dans la parenté des Roucy, Roscelina, Gilvida et Ingelsinda firent aussi quelques libéralités.

La cathédrale romane d'Elinand

Après ce vaste tour d'horizon des faits et gestes de l'évêque Elinand, comment imaginer la cathédrale de ce fastueux prélat, qui fut un bâtisseur ? Rien que dans sa ville, nous lui devons l'église Saint-Jean-Baptiste de Vaux, l'abbatiale Saint-Vincent et Saint-Pierre dans le cloître.

D'autre part, comment concevoir que cet évêque, un des plus importants personnages de la cour capétienne, ait pu proposer pour le deuxième couronnement du prince Philippe une cathédrale carolingienne vieille de presque trois cents ans, seul édifice non rénové de la ville épiscopale ?

Treize ans après le décès d'Elinand, Guibert de Nogent évoquant cet édifice souillé par l'assassinat de Gérard de Quierzy, perpétré le 13 janvier 1111, lors de la cérémonie de la réconciliation emploie ces mots : "Ce n'est pas d'une église quelconque dont il s'agit, c'est de la plus florissante des églises de Gaule, d'une église dont la renommée dépasse les frontières du monde latin". Ces termes laudatifs semblent difficilement applicables à la cathédrale carolingienne, mais désignent bien plutôt un édifice roman tout récent d'une grande beauté architecturale.

Lors des travaux de restauration de 1850, Edouard Fleury signale la découverte, dans le mur du cloître, de deux colonnettes avec leurs chapiteaux, vestiges d'une église romane de la deuxième moitié du XI^e siècle. Ces colonnettes sont actuellement au musée. Elles ont des fûts légèrement bombés, monolithes de 1,50 m de haut ; l'un est cerclé de bagues espacées, l'autre est décoré de hampes à feuillages opposés, épanouis en palmettes. Il existe aussi dans l'arcature aveugle du rez-de-chaussée, au pied du mur du transept nord, côté chœur de la cathédrale actuelle, un fût de colonnette, cerclé de bagues, très semblable à ceux du musée, qui est visiblement un réemploi mal agencé dans l'arcature gothique. Quant aux chapiteaux de forme cubique, leur décor plat est typiquement roman, avec tiges enlacées et feuilles stylisées ; sur l'un d'eux, en décor tournant quatre têtes de goule crachent des tiges à fruits d'arum. Le fait que ce décor existe sur les quatre faces du chapiteau oblige à penser que ces colonnettes provenaient d'une galerie ajourée, triforium ou tribune, et non d'une arcature aveugle, comme pourrait le laisser croire la colonnette du transept. Ces cinq fragments sont pour l'instant les seuls souvenirs de l'église incendiée de 1112, que l'évêque Barthélémi de Jur s'était seulement contenté de restaurer. Mais une lecture attentive du récit de la commune de Laon par Guibert de Nogent, qui situe les lieux dans lesquels se sont déroulés les faits tragiques, permet de découvrir les principales dispositions de cette église romane.

Le chœur de l'église romane, sans doute circulaire, reposait sur une crypte d'où une porte donnait un accès direct dans la cour de l'évêché. "Les assassins de Gérard de Quierzy, venant de l'évêché, arrivèrent par la crypte qui entoure le sommet de la basilique"... "Le jeudi 2 avril après Pâques, les insurgés pénétrant au centre de la basilique, empruntèrent la porte prise par les assassins de Gérard, qui menait dans la cour de l'évêché".

Selon l'usage, la cathèdre de l'évêque était posée au sommet du chœur sous une grande verrière. Il ne devait pas y avoir de chapelle axiale et la disposition des lieux rappelait ce que l'on peut voir encore dans le chœur de Canterbury, le siège épiscopal dominant tout le monument. "Un

dignitaire de l'église sentant le feu crépiter tout autour de lui, courut jusqu'au siège épiscopal et donnant un coup de pied dans la verrière la brisa et sauta dehors". Ce détail nous révèle la présence d'un grand vitrail éclairant le chœur.

Au centre de l'église était un vaste transept marqué par de gros piliers ; des collatéraux s'intercalaient entre les murs extérieurs et la colonnade délimitant la nef, et leur stabilité était assurée par des arcs-diaphragmes, dont nous connaissons l'usage dans toutes les églises romanes du Laonnois et en particulier à Saint-Jean-Baptiste de Vaux. "Gérard de Quierzy, au moment de son meurtre, était appuyé à une colonne appelée pilier, quelques autres s'interposant entre le pupitre du lecteur, placé au milieu du temple".

"Lorsqu'on se mit à restaurer l'église, le mur contre lequel Gérard avait été tué présenta des signes de faiblesse due à la violence de l'incendie, alors on disposa plusieurs arcs entre la partie médiane du mur et le mur extérieur, mais cette réparation à peine exécutée fut foudroyée lors d'un orage ; les arcs s'étant disjoints, on fut obligé de rebâtir entièrement cette partie du mur".

L'église n'était pas voûtée, mais les toits reposaient sur des charpentes apparentes. Ce fait explique la rapidité avec laquelle l'incendie se propagea. Rappelons que la nef de Saint-Jean-Baptiste de Vaux est encore couverte d'une charpente apparente et que le roi Philippe donna les madriers nécessaires pour l'abbatiale Saint-Vincent, à prendre dans ses bois de Crépy-en-Laonnois. On sait aussi que le transept de Saint-Rémi de Reims était d'une largeur extraordinaire, parce que non voûté. La légende du bœuf qui miraculeusement s'attela à la place d'une bête tombant d'épuisement nous raconte que "ces animaux assuraient le transport des bois de charpente pour la réparation des toits" (ch. 13, p. 393). Le mot latin "materiei" employé ne doit pas être traduit comme on l'a fait par "matériaux", mais bien par "bois de charpente" selon le dictionnaire Du Cange.

La cathédrale possédait aussi des tours dans le transept ; nous en avons plusieurs témoignages. "A Pâques, Gaudry effrayé par les cris de "Commune" qui retentirent pendant la procession, fit venir une troupe considérable de paysans de ses domaines pour mettre en état de défense les tours de la cathédrale et son évêché".

Déjà dans l'église carolingienne, des tours existaient dans les bras du transept, puisque l'évêque Adalbéron, qui trahit les Carolingiens, revendique dans son obit "la construction d'une tour de droite pour y mettre le trésor". S'il fit construire une tour de droite, on peut penser qu'il y avait une tour de gauche. Cette tour de droite est encore attestée dans l'église romane, puisque Hermann dans "Les Miracles de Notre-Dame de Laon" magnifiant l'œuvre pacificatrice de Barthélémi de Jur raconte "comment une nuit de février avec grands vents et grêles, un coûtre (un gardien) pénétra dans la salle du trésor au premier étage de la tour au-dessus du cloître, grâce aux échelles des échafaudages, pendant les restaurations".

Au premier étage, près de la salle du trésor, était une vaste tribune selon les dispositions remontant aux traditions carolingiennes. D'après le cartulaire de Jacques de Troyes, en 1131, le chantre Blihard fonda un autel en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste avec messe et procession au premier étage de la tour sud du transept. En 1155, lors de la reconstruction gothique commencée par Gautier de Mortagne, le chapitre consigne que, malgré le décès de Blihard, l'autel et les processions dans la tour sud seront maintenus dans la nouvelle tour.

Après ce travail de décryptage des divers éléments composant l'église romane, il nous faut revenir sur la présence d'un grand transept entouré de larges collatéraux, surmontés de tribunes. Dans sa thèse "Die Kathedrale von Laon", en 1934, Hanna Adenauer décela dans le nouveau transept gothique, avec ses collatéraux et ses portes jumelles, toutes les caractéristiques des grands transepts des églises de pèlerinage du XI^e siècle. Cette constatation l'obligea à se poser une question : ou Gautier de Mortagne, pour des fins utilitaires, s'était rallié à une réalisation tardive d'un plan roman créé cent ans plus tôt, sur les routes de pèlerinage, ou cet évêque bâtisseur s'est contenté de reprendre, en lui donnant des dimensions gothiques, un plan d'église de pèlerinage qui avait fait ses preuves. La deuxième hypothèse doit être retenue.

Depuis longtemps, l'église de Laon drainait vers elle des foules de pèlerins. L'édit de 1136, par lequel Louis VI le Gros protège tous les visiteurs qui "avec une pieuse dévotion viennent rendre honneur à Dieu et déférence à Notre-Dame de Laon" nous le montre. Etant donné sa date, il est écrit pour l'église romane. Les prières de bénédictions dites sur les pèlerins, inscrites dans le missel de Barthélémi, ou la création par le chapitre, en 1019, d'un hospice pour recevoir les pèlerins, sont des témoignages de cet état de fait.

Or, il faut savoir que les grandes basiliques romanes qui attiraient les foules autour de leur sanctuaire était toutes confrontées au grave problème de la circulation, face à une affluence souvent indisciplinée. Ainsi saint Odon explique que les constructeurs de Saint-Martin de Tours ont bâti cette église sur des arcades, parce que bien "qu'elle soit très large, quand les foules s'y pressent, elle se trouve si étroite, que sans le vouloir, on renverse les bancs du chœur et les petites portes latérales qui le desservent". Ademar de Chabannes, dans ses Chroniques, raconte aussi "qu'au milieu du carême, pendant les vigiles de la nuit, quand une grande foule entrait dans le sanctuaire de Saint-Martial de Limoges et se pressait autour du tombeau, plus de cinquante hommes et femmes se piétinèrent mutuellement et expirèrent à l'intérieur de l'église".

Laon, au temps d'Elinand, n'a certes pas échappé à ces problèmes d'affluence. Souvenons-nous des foules en 1065 pendant six jours autour de la châsse de saint Amand. Souvenons-nous aussi de la multitude qui assista en 1096 au "Miracle de la dame qui fut arse", cette

vigneronne de Chivy qui avait “meurtrié” son gendre et fut sauvée du bûcher par Notre-Dame de Laon. Hermann rapporte que “ce fait miraculeux, au temps de l’évêque Elinand, fut vu, non par un, ou deux, ou trois, mais par toute la ville”. Plus tard, le poète Gautier de Coincy chantera : “Or savez qu’à Loon, la belle église se dresse riche et belle ; en ce lieu fait la Dieu-Mère, tant miracle, tant merveille que tout le monde s’en émerveille”. Ou encore : “Dans l’église (de Laon), il y a gens telle masse et si grand peuple, s’il y pleut, qu’à grand peine on peut entrer. Il y a tant de gens grosse et menu, tant cloche y bruit, qu’à plusieurs est avis qu’il tonne”.

Dans les églises de pèlerinage, le plan du grand transept apparaît au milieu du XI^e siècle : Saint-Martin de Tours vers 1040, Sainte-Croix d’Orléans, Sainte-Foy de Conques vers 1050, Saint-Martial de Limoges vers 1063, Saint-Jacques-de-Compostelle vers 1075, Saint-Sernin de Toulouse vers 1070...

Elinand connaissait ces églises de par ses propres séjours et pèlerinages. Mais l’église qui l’avait certainement le plus influencé est Saint-Rémi de Reims, par la largeur de son transept, entouré de collatéraux, couvert d’une charpente faite des madriers de la forêt d’Orbais, solennellement dédiée par le pape Léon IV, les 1er et 2 octobre 1049, en présence du roi Henry, des archevêques de Reims, Trèves, Lyon, Besançon et de nombreux évêques et abbés. Il n’est pas exclu qu’Elinand, comme envoyé du roi Edouard, ait pu se mêler à la foule de tous ces prélats et religieux.

Lorsque trois ans plus tard Elinand est devenu évêque de Laon, saisi de la fièvre de construire, il ne peut omettre sa propre cathédrale, qu’il inaugurerà lors du couronnement du jeune roi Philippe, devant un parterre d’évêques et de grands seigneurs.

Cette hypothèse est corroborée par un poème de Gautier de Coincy, racontant les Miracles de Notre-Dame de Laon, pendant le deuxième voyage de quête organisé en 1114 en Angleterre. Une des premières étapes arrêta à Arras les quêteurs portant l’une des plus belles châsses de la cathédrale. Or “était là un vieil orfèvre qui avait perdu la vue, par grande vieillesse, depuis dix ans et plus. Il se fit décrire la fierte, sa vérité, sa faiture, sa quantité, il jeta un soupir si profond : “Cette fierte à Loon en ma jouvence je la fis au temps le bon evesque Elinand, qui saintuaire i mist moult grant”. Si nous nous référons au dictionnaire de Du Cange, le mot saintuaire désigne une église, un temple, un sanctuaire. Le détail est alors important. Si lors du voyage des Laonnois, nous donnons au vieil homme environ soixante-quinze ans, il a pu naître vers 1040 ; il aurait eu alors une trentaine d’années, quand dans la pleine connaissance de son art, il vint œuvrer à Laon, en 1070, à une magnifique “fierte” que lui a commandée le bon évêque Elinand pour son nouveau sanctuaire, qui va accueillir le sacre de Philippe.

Conclusion

Après avoir encore assisté en 1096 à l'intronisation du nouvel archevêque de Reims, Manassès II, un Roucy, Elinand va s'éteindre chargé d'ans et de travaux après quarante-six ans d'épiscopat, le 18 janvier 1098. Son obit, dans le nécrologe de Laon énumère encore tous les cadeaux fastueux qu'il fit en dernier lieu à sa chère église Sainte-Marie de Laon : ainsi douze bonnes tapisseries et deux grandes "dorsalia" c'est-à-dire deux très grandes tapisseries montées sur poulies, seize capes tissées d'or et de perles, deux aubes : une de soie, l'autre de lin avec des ornements d'or, un amict avec or et gemmes, une tenture d'autel, ouvrage d'art grec raidi d'or et de gemmes, un écrin d'ivoire et trois plus petits ornés d'or et d'argent, des croix d'or enrichies de pierres précieuses, quatre manuscrits des Évangiles dont trois avec de précieuses reliures d'or et de gemmes, deux calices d'or, deux chérubins et des images des apôtres, etc...

Malgré les dires de Guibert de Nogent, Elinand fut sans doute un grand évêque, digne de notre considération. Reste à nous poser la question des raisons de l'antipathie et de l'animosité qui ont abîmé les écrits de l'abbé de Nogent à l'égard de ce prélat. Monsieur l'abbé Merlette pense que cette inimitié tient à un sentiment de jalousie à l'égard de la réussite d'Elinand, car Guibert, malgré la noblesse de sa famille, son instruction, sa position d'abbé de Nogent, est resté dans l'orbite des sires de Coucy. Certes ce sont déjà de grands seigneurs, mais ils sont loin d'avoir atteint l'envergure des Roucy, une des plus grandes familles du XI^e siècle. Les ancêtres des Roucy reposent à Saint-Rémi de Reims près des souverains carolingiens. Eble, ami du pape Grégoire VII, a pour sœur Félicie, reine d'Aragon ; son neveu Rotrou du Perche a épousé une fille de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, et l'évêque Elinand, conseiller des rois Henri et Philippe, est son ami. L'éclat des Roucy rejaillit sur l'évêque de Laon au grand dépit de Guibert.

Suzanne MARTINET